

La valeur écosystémique

Frédéric Malaval
Extrait, 2005

Le but de l'article est de montrer comment l'innovation en environnement crée de la valeur, non pas au sens économique du terme, mais comme élément de structuration des écosystèmes industriels. Le modèle classique-néoclassique fondé sur la rareté, la demande et la monétarisation des échanges par un marché montre des limites pour comprendre comment se valorise une innovation en environnement dont la fonction est de participer à l'intégration des SurEnvironnement dans nos pratiques sociales. Aussi, il est nécessaire de sortir du paradigme classique pour en appréhender le rôle et concevoir la valeur sur d'autres bases que celles issues de la théorie économique dominante.

Le recours à la théorie de la complexité permet de suggérer la notion de valeur écosystémique qui constitue le socle de la valeur travail, de la valeur d'usage ou d'utilité ou de la valeur d'échange des économistes. Le but de l'article est d'en présenter les fondements et de montrer que loin de déstabiliser les notions de valeurs admises à ce jour, elle les consolide tout en les subsumant.

Introduction

Qu'est ce que la richesse ? La réponse la plus courante à cette interrogation est la somme des biens matériels, biens privés ou biens publics. Mais aujourd'hui, la part de la valeur-ajoutée industrielle dans un produit n'excède pas 10 à 15 %. La faiblesse des coûts salariaux dans les pays émergents, la pollution et une productivité accrue ainsi que d'autres facteurs font que l'économie devient de plus en plus immatérielle et que dans les pays les plus développés les services génèrent plus de valeur, au sens monétaire, que l'agriculture ou l'industrie. La réponse donnée sur l'identification de la richesse à la somme des biens matériels est donc fautive. A cette question désormais les mots de nature, de biodiversité, de paysages succèdent aux conceptions précédentes. La crise de l'environnement oblige par conséquent à renouer avec une interrogation récurrente de la philosophie occidentale: qu'est ce que la richesse ? Sur quoi se fonde la valeur alors ?

Dans le 'Les théories de la valeur' publié en 1994 par Claude Mouchot aux Editions Economica, il est écrit en introduction: "pourquoi telle automobile vaut-elle 80.000 frs et pourquoi tel appareil photo vaut-il 4.000 Frs ? Plus généralement, pourquoi tel bien vaut-il tel prix ? Chercher les conditions de détermination des prix est le but des économistes contemporains, mais face à l'impossibilité de leurs prédécesseurs de fonder l'origine de la valeur, ces derniers ont abandonné cette quête pour assimiler la valeur au prix des objets.

Parcourir l'histoire de la valeur permet d'identifier plusieurs périodes caractérisant cette notion. Paradoxalement, alors qu'Aristote l'avait associée à un prix, ce que font les économistes modernes qui n'ont pu trancher dans les différentes conceptions métaphysiques que leurs prédécesseurs ont avancées, renouer avec cette interrogation sous l'éclairage des enjeux de l'environnement oblige à renouer avec une conception métaphysique dans le prolongement des réflexions des précurseurs que furent les physiocrates, Smith, Ricardo et Marx. Mais à la valeur travail est désormais substituée la valeur écosystémique.

Les réflexions sur la valeur sont nées dans un paradigme très naturaliste et mécaniste dont Smith, Ricardo et Marx sont les principaux protagonistes. Leur approche aux mathématiques sommaires relève de l'économie politique dont la fonction est de fournir des grilles d'analyse aux problématiques que leur réflexions tentent de traiter. Pour Smith, c'est la puissance du prince, pour Ricardo les conditions d'épanouissement de la révolution industrielle, pour Marx limiter les conséquences sociales de cette révolution industrielle. Les interrogations sur la validité des conceptions qui en sont issues débouchent sur une relativisation de cette approche naturaliste par l'introduction d'une dimension psychologique. Cependant, les fondements du paradigme classique ne sont pas abandonnés car cette nouvelle école d'économistes - les néoclassiques ou marginalistes- recourent massivement aux outils mathématiques et notamment à l'analyse mathématique pour formaliser leurs vues. De là naît l'économie mathématique. Dans le prolongement de la loi de l'offre de JB Say, la rupture keynésienne est fondée sur un découplage total entre des conceptions naturalistes du fonctionnement de l'économie reposant sur des lois de la nature; l'ensemble de ses vues aboutissant à la conclusion que les fondements de la valeur sont inaccessibles et qu'une solution pragmatique est de l'identifier à un prix fonction de divers facteurs connaissables ou inconnissables dont la rareté, l'utilité, l'offre, la demande, etc.

Or, les enjeux de l'environnement fondés sur l'intégration des SE dans nos pratiques sociales et cognitives obligent à dépasser le réductionnisme monétaire auquel ont abouti les économistes pour renouer avec des approches classiques. C'est l'objet de l'économie écologique qui privilégie l'étude des flux d'énergie et de matières aux flux monétaires. Au contraire, les économistes de l'environnement cherchent à déterminer les conditions d'attribution de prix à des objets qui n'en ont pas: les res nullius. Les techniques d'internalisation des coûts non monétarisables (és) reposent sur des approches marshaliennes fondées sur la théorie du surplus du consommateur. Cette contribution tente de rapprocher les vues économistes des vues écologistes car il paraît difficile d'écarter la monnaie de nos pratiques sociales. Renouer avec une approche classique au sens méthodologique, cad cherchant à exprimer des principes de fonctionnement des écosystèmes ou lois de la nature nous paraît vital, mais au lieu de le faire dans un paradigme mécaniste à l'origine de l'économie, ils seront conçus dans un paradigme écosystémique qu'ils contribuent à formaliser. Plusieurs approches de la valeur coexistent: la valeur travail, la valeur d'utilité et la valeur d'échange. Cette dernière est fondée sur la rareté des biens disponibles et les préférences des consommateurs.

Les biens naturels étant abondants et ne faisant l'objet d'aucune demande, leur valeur monétaire était donc nulle. Or, la finitude et la nécessité d'intégrer les SE changent la donne.

De l'économie du salut à la puissance du Prince

Les historiens de l'économie considèrent que l'itinéraire de leur discipline commence avec Adam Smith, à la rigueur avec les physiocrates qui l'ont précédé de peu. Cette vue trahit leurs présupposés dans la mesure où ceux-ci considèrent que leur discipline doit répondre à certains critères qu'ils n'observent pas avant le 18ème siècle. Aujourd'hui, l'économie est associée à la production et aux échanges de biens matériels et, face au développement des services dans les économies modernes, à la création de valeur-ajoutée monétaire. La richesse d'une pays est par conséquent assimilée à la somme des prix des objets et services échangés qu'exprime le Produit intérieur brut. Aussi, les économistes répondent à la question de la valeur en mentionnant le prix. La conséquence de ce réductionnisme est que les philosophes s'étant intéressés à l'économie, mais évoluant dans un autre paradigme que celui qui domine actuellement, ne sont pas éligibles au statut d'économistes. Pourtant, dès l'antiquité grecque, les questions relatives à la gestion (nomos) de la maison (eco) intéressent les philosophes. La figure d'Aristote domine cette période. Ses réflexions vont charpenter les conceptions de la valeur, de l'économie et de l'argent jusqu'à la fin de la période chrétienne de l'Europe.

Il y a 2.300 ans, Aristote écrivait: *”Il ne peut exister de communauté de rapports entre deux médecins ; en revanche, la chose est possible entre un médecin et un laboureur, et, d’une façon générale, entre gens différents et de situation dissemblable. Toutefois, il est indispensable, auparavant, de les rendre égaux. Aussi faut-il que toutes choses soient en quelque façon comparables, quand on veut les échanger. C’est pourquoi on a recours à la monnaie qui est, pour ainsi dire, un intermédiaire. Elle mesure tout, la valeur supérieure d’un objet et la valeur inférieure d’un autre, par exemple, combien il faut de chaussures pour équivaloir à une maison ou à l’alimentation d’une personne, faute de quoi, il n’y aura ni échange ni communauté de rapports. Ce rapport ne serait pas réalisé, s’il n’existait un moyen d’établir l’égalité entre des choses dissemblables. Il est donc nécessaire de se référer pour tout à une mesure commune comme nous l’avons dit plus haut.*

Et cette mesure, c’est exactement le besoin que nous avons les uns des autres, lequel sauvegarde la vie sociale ; car, sans besoin, et sans besoins semblables, il n’y aurait pas d’échanges ou les échanges seraient différents. La monnaie est devenue, en vertu d’une convention, pour ainsi dire, un moyen d’échange pour ce qui nous fait défaut. C’est pourquoi on lui a donné le nom de nomisma parce qu’elle est d’institution, non pas naturelle, mais légale (nomos : la loi), et qu’il est en notre pouvoir, soit de la changer, soit de décréter qu’elle ne servira plus. En conséquence, ces échanges réciproques auront lieu, quand on aura rendu les objets égaux (Aristote, Ethique à Nicomaque)”.

C’est à Aristote qu’est attribué la distinction entre valeur d’usage et valeur d’échange. La première s’applique aux biens destinés à la consommation du producteur, alors que la seconde concerne les biens destinés à l’échange. La création de valeur se réalise *« l’une par les travaux et l’économie rustiques, l’autre par le commerce ; la première est indispensable et mérite des éloges, la deuxième par contre [...] ne tient rien de la nature, mais tout de la convention »*. Aristote distingue également dans l’usage de la monnaie celui qui ne joue qu’un rôle d’intermédiaire dans l’échange et celui qui conduit au profit fustigé sous le nom de chrématistique (encyclopedia, richesse).

Qu’Aristote fut le philosophe à qui est attribué la première réflexion sur la monnaie n’est guère surprenant dans la mesure où celle-ci est une invention grecque datée de 600 avant Jésus-Christ. C’est en Lydie, en Asie mineure, que furent standardisées des pièces d’or et d’argent mentionnant une indication de valeur: le talent. Mais, Aristote est aussi accusé d’avoir réduit l’économie à des transactions monétaires et d’en avoir éludé la dimension métaphysique. Il ne peut donc figurer au Panthéon des économistes. Paradoxalement, 2300 années après que l’Ethique à Nicomaque ait été rédigé, les économistes contemporains n’étant pas parvenus à construire une métaphysique de l’économie, ont abouti à ce réductionnisme monétaire.

Que s'est-il passé entre le début de l'histoire et aujourd'hui ? Une réponse hâtive serait que depuis des centaines d'années quiconque s'interroge sur les fondements de la valeur répond en faisant référence à des prix exprimés en monnaie. Mais entre temps, les réponses ont abondé, pour finalement parvenir aujourd'hui à la réponse que donnait Aristote et qui fut largement critiquée par les économistes de l'époque moderne.

Avant cette période, les philosophes grecs dans une culture ayant inventé la monnaie avaient émis quelques idées, mais l'économie politique telle qu'elle est conçue aujourd'hui, ne présentait guère d'intérêt. L'ancien testament des Hébreux comporterait quelques principes d'économie politique. Il y a aussi le Code Justinien de l'empereur romain éponyme qui, en décembre 529 à Constantinople, donna force de loi aux *Pandectes* qui signifie en grec "*qui contient tout*". Ce volumineux recueil de lois est connu sous son nom latin *Digeste*. Ce dernier et l'Ancien testament sont des Codes du commerce et non pas de véritables traités de philosophies politiques.

Une conception élargie de l'économie dans son sens originel aboutit à identifier trois périodes de son histoire. La première est celle de l'Antiquité avec la réponse d'Aristote: la valeur ne se définit pas, mais se mesure par un prix. Seule la monnaie permet d'exprimer la valeur et donc de fonder l'échange par une confrontation à travers des prix.

La seconde est la période chrétienne de l'Europe de 500 à 1500 ans. La question de la valeur ne se pose pas en termes matériels car le but de la vie est de préparer son salut. Deux doctrines économiques s'opposent. Pour les chrétiens, la pauvreté est le moyen du salut: "*Je vous le répète; il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu*" (Nouveau Testament, Evangile selon Matthieu, 18). Toute une économie du salut se développe pour réaliser cette ambition. L'économie est donc soumise à la morale. La richesse matérielle risque d'empêcher l'homme de préparer son salut. L'intérêt du capital, appelé usure, est condamné. Le cadre de référence est la philosophie d'Aristote opposant l'économie du bien-être à la chresmatique dont la finalité est un enrichissement condamnable. Cette économie aristotélicienne a comme pivot le juste prix qui rémunère le travail mais n'enrichit pas. Les fondements de cette doctrine sont l'utilité comme source de la valeur et la stérilité de l'argent. La conséquence politique de celle-ci est l'interdiction de pratiquer le prêt à intérêt pour les chrétiens. Au contraire, pour les juifs et à l'âge moderne, les protestants, la richesse est un moyen de mieux servir Dieu.

Avec la Réforme et la Renaissance, mais surtout avec la formation des États, la richesse devient une condition vitale du maintien du pouvoir politique. L'économie politique naît dans deux pays: la France du XVIIIème siècle qui prépare une Révolution laïque; l'Angleterre qui a embrassé le Réforme et a rompu avec une monarchie de droit divin après sa révolution du 17ème siècle.

La troisième étape de l'histoire de l'économie, au sens large, peut commencer. Elle se caractérise par une prise d'indépendance à l'égard du pouvoir religieux dans un contexte où la philosophie revient pour contester la prééminence des discours religieux dans la conduite des affaires humaines.

Baruch Spinoza (1632-1677), J. Locke (1632-1704), Mandeville (1670-1733), Montesquieu (1689-1755), Kant (1724-1800), Hume (1711-1776) et d'autres vont ébranler les dogmes de l'économie prônée par l'Eglise.

Le premier loue l'individualisme et une conception utilitaire des rapports sociaux. De cette utilité réciproque naissent des rapports sociaux harmonieux. J. Locke envisage le travail comme le déterminant principal du prix et pose la propriété comme le principe organique qui doit régir les rapports privés et fonder la liberté. Après avoir nourri la révolution anglaise, la Révolution française et le Code civil de 1804 consacreront pratiquement cette philosophie que les armées de Napoléon déposeront dans toutes les capitales conquises.

Mandeville souligne le rôle de l'égoïsme et du vice comme vecteur de la richesse matérielle; Montesquieu distingue l'Etat des individus; Kant imagine un individu guidé par ses intérêts économiques.

Hume prépare Adam Smith, son ami, à être le fondateur reconnu de l'économie politique. Il imagine un système de pensée en rupture avec l'économie inspirée de la théologie. Développant une philosophie naturaliste sur l'économie et l'homme, les portes de l'Université de Glasgow lui seront fermées.

Les philosophes des 17 et 18ème siècle ont en commun d'ébranler les dogmes d'une Eglise catholique qui a dominé l'Europe pendant 1000 ans et plus généralement la religion en général préparant ainsi le terrain à l'émergence des doctrines, théories, et idéologies dont les fondements sont la primauté de l'individu sur le groupe et du matérialisme sur la spiritualité. Deux systèmes politiques vont alors s'affronter: le laïque et le religieux. La conséquence politique de ce schisme attendra les 19 et 20ème siècle pour être réalisée. Avant cela, les religieux usent des armes dont ils disposent pour lutter contre une philosophie endormie pendant 1.000 années. Les autorités juives d'Anvers excommunient Baruch Spinoza en 1656. Il a vingt-quatre ans. Les protestants l'accueilleront.

Les mercantilistes sont les premiers à forger une doctrine cohérente dont la puissance du prince est le but. Il y a chez les auteurs anciens comme Machiavel la volonté de donner au prince les moyens de sa volonté politique. Le premier 'Traité d'économie politique' paraît en 1615. Son auteur est un mercantiliste français, conseiller du pouvoir et non pas théoricien : Antoine de Montchrestien. Les idées sont simples, mais en rupture avec l'économie du salut et la doctrine de l'Eglise. Elles soulignent le rôle essentiel de la richesse matérielle comme facteur de puissance politique, le nationalisme économique favorisant la présence de monnaie ou de métaux précieux sur le territoire en rendant ainsi l'interventionnisme étatique et le protectionnisme nécessaires pour contrôler et stimuler les activités économiques. De théorie de la valeur, il n'y en a point ou alors à peine évoquée. Le pragmatisme domine, idée que l'on retrouvera chez Keynes, mais alors il ne s'agit pas de contribuer à la puissance politique du Prince, mais d'éviter les désordre sociaux inhérents au chômage

La pensée économique du XVIII^e siècle soulignait la dimension psychologique des comportements, notamment avec Condillac. Chez ce dernier, il n'y a pas de valeur en soi. Subjective par essence, elle est toujours relative à l'appréciation d'un sujet. Mais l'émergence de la mécanique newtonienne dans la philosophie va redonner corps à une conception naturaliste du monde fondée sur l'équilibre et l'harmonie. La majorité des systèmes de pensées qui en sont issus sont fondés sur un principe d'harmonie, postulat fondamental du paradigme classique. Pendant de la gravitation universelle, c'est chez Adam Smith, la 'main invisible' qui le réalise. Chez les marxistes, la révélation des lois scientifiques de l'économie politique permet d'identifier les classes sociales utiles de celles nuisibles, à faire disparaître car contribuant au désordre. On évitera de développer dans ce paragraphe les courants marginalistes dont Walras est la référence qui identifie le fonctionnement de l'économie à un système dynamique en équilibre. Enfin, malgré sa réputation d'hérétique, Keynes attribue aux institutions la mission de favoriser l'harmonie dont la concrétisation majeure, dans un contexte de fort chômage, est le plein emploi. Les moyens pour réaliser cette harmonie sont la concurrence chez les classiques; le socialisme comme chemin vers le communisme chez les marxistes; l'échange, la consommation chez les néoclassiques; les pouvoirs publics chez les keynésiens, etc. Tous poursuivent le même but: supprimer le désordre. Mais les moyens envisagés pour le réaliser sont forgés dans deux paradigmes différents: un paradigme naturaliste qui favorise l'application des lois de la nature à la conduite des affaires humaines; un paradigme anthropiste qui postule à l'irréductibilité des comportements humains au monde naturel.

C'est au cours de cette troisième période que les économistes succèdent aux philosophes pour conceptualiser la valeur. Un premier courant allant des physiocrates à K. Marx et où les figures de A. Smith et de D. Ricardo émergent tentent de révéler les lois de l'économie conçues comme des lois de la nature. Les historiens de l'économie les qualifient d'économistes classiques. Un second courant allant des mercantilistes à Keynes s'extraient d'une approche naturaliste de l'économie pour souligner la primauté des activités humaines sur d'éventuelles lois de la nature. En cela ils rejoignent paradoxalement le discours d'une Eglise postulant à la singularité de l'homme à l'égard de la Nature. Entre ces deux approches les économistes néo-classiques admettent les limites des approches naturalistes des classiques, mais recourent toutefois aux mathématiques, outil des sciences de la nature, pour formaliser leurs vues selon des critères scientifiques. Le paysage de l'économie politique s'organise à partir de courants de pensées dont les pôles sont d'une part une conception naturaliste des comportements humains et d'autre part une conception humaniste comprise comme la singularité de l'homme à l'égard de la nature. L'économie comme philosophie naturelle se développe à partir des présupposés établis par les classiques. Les physiocrates, les libéraux (Smith, Ricardo) et les socialistes (Marx) évoluent dans le même paradigme. Les mercantilistes, JB Say et sa loi de l'offre, Keynes, leur opposent la singularité de l'homme qui ne peut être l'objet de la philosophie naturelle. Les néo-classiques se situent entre ces deux pôles. Leurs doutes et interrogations les amèneront aux mêmes conclusions qu'Aristote sur l'identification de la valeur au prix des objets.

Les classiques

On prête à Joseph Schumpeter la qualification de classiques à un ensemble d'économistes dont Adam Smith a initié la doctrine. Ce terme 'classique' désigne aussi un courant philosophique se développant à cheval sur les 18 et 19ème siècle. Il concerne la philosophie naturelle, c'est à dire la science, mais aussi les arts.

Dans le domaine de l'économie, ce courant se divise en deux catégories: celle désignée par le terme 'physiocrate' et l'autre qui n'a pas encore trouvé de qualificatif car il réunit les fondateurs de la pensée libérale et ceux de la pensée socialiste. D'un côté Smith et Ricardo, de l'autre Proudhon et Marx. Le monde actuel étant largement irrigué par ces derniers, nous les associerons dans l'expression de socio-libéraux, mais en étant conscient des limites de ce terme.

Les points communs entre ces deux écoles- la libérale et la socialiste- sont beaucoup nombreux que leurs antagonismes. Prolongeant une posture philosophique à l'origine de la science moderne, ils postulent à un monde intelligible et pas seulement la nature.

Le comportement des hommes y est éligible à la philosophie naturelle dont l'objet est de révéler des lois intangibles et absolues. Par cette attitude ils transgressent le pacte de non-agression passé entre l'Eglise et les philosophes, laissant à ces derniers le soin d'étudier la nature non vivante. Mais, non contents de s'intéresser à la nature vivante, les philosophes portent désormais leurs regards sur les hommes. Cette posture les amène à rechercher les fondements naturels de la valeur. C'est à ce niveau que leurs regards vont diverger. Pour les physiocrates les racines de la valeur sont la terre, alors que pour les socio-libéraux, elle est dans le travail. Notons que ces choix s'inscrivent dans des contextes différents. La valeur-terre est portée par une société catholique agraire: la France, alors que la valeur-travail est portée par des auteurs judéo-protestants. Ricardo et Marx sont des auteurs d'origine juive convertis au protestantisme, évoluant dans des nations commerçantes en phase d'industrialisation: l'Angleterre et l'Allemagne.

Les physiocrates sont les économistes dont la pensée est associée à l'ouvrage *physiocratie*, titre donné en 1768 à un premier volume du recueil des écrits de Quesnay, publié par Dupont de Nemours, disciple de ce philosophe. Le mot a été créé en associant *physis* qui signifie nature à *kratos* pour puissance. Quesnay et ses amis entendaient par physiocratie "la constitution naturelle, l'ordre naturel des sociétés (...), gouvernées par des lois physiques et morales qui sont immuables". Les physiocrates cherchent à révéler les racines de la puissance dans l'identification des lois gouvernant les hommes aux lois de la nature. C'est le gouvernement naturel prôné par Dupont de Nemours. Seul se dit le dernier garantit l'harmonie postulée nécessaire. Dans leur recherche de l'harmonie dans le respect des lois de la nature, les physiocrates n'accordèrent qu'à l'industrie agricole la faculté de générer des surplus. Les autres industries étaient traitées de *stériles*. L'industrie manufacturière, le commerce ou d'autres professions non agricoles sont toutefois *utiles* quoique stériles.

Les physiocrates pensent donc la valeur à partir de la surproduction agricole sans doute car leurs réflexions se développent dans un contexte dominé par le monde rural. Il est patent d'ailleurs que la réflexion en économie se développe toujours à l'intersection de trois plans: celui du contexte socio-économique sensible et instantané; celui des préoccupations du moment; celui d'un paradigme de référence.

C'est à l'époque où Cantillon (1680-1733), -Irlandais établi en France-, Mirabeau, Du Pont de Nemours mais surtout Quesnay établissent que seule la terre crée de la valeur et que celle-ci est la mère de tous les biens que les anglais réalisent une révolution agraire marquée par la création des enclosures favorisant les grands domaines dont la productivité agricole est supérieure aux systèmes d'antan.

Ainsi dans le prolongement de l'Essai sur la nature du commerce en général (1735) de Cantillon, les physiocrates établissent que la valeur d'une chose est proportionnelle à la quantité de terre qui est employée pour sa production et par la quantité de terre dont on attribue le produit à ceux qui y ont travaillé. La différence est le surplus. Les agriculteurs créent donc plus de valeur qu'ils n'en consomment. Ces surplus sont utilisés par les autres classes sociales pour réaliser d'autres fonctions. Les métiers artisanaux du commerce sont rangés dans la catégorie des activités stériles car ils se contentent de transformer des biens et de restituer la valeur utilisée. Il n'y a donc pas de création. La valeur naît de la création de surplus. Selon cette grille de lecture, la société anglaise va utiliser ce surplus né d'une mutation de ses systèmes agricoles pour réaliser une révolution industrielle qui sera pensée par l'économie politique.

Aussi, les physiocrates figurent comme les véritables inventeurs de la pensée économique admise alors que les mercantilistes, sauf pour Keynes, n'y sont pas éligibles. Cet ostracisme est justifié par l'absence de préoccupation métaphysique chez ces mercantilistes. Leur but est de conseiller le Prince pas de comprendre le fonctionnement de tel ou tel phénomène. Aussi, dans leur volonté de bâtir l'économie politique sur les mêmes fondements que la philosophie naturelle, les économistes de toutes générations les mentionnent avec beaucoup de réserve. Les postulats épistémologiques étant établis, l'histoire de l'économie politique dans une première étape, mathématique dans une seconde, peut commencer.

C'est en 1776 qu'Adam Smith (1723-1790), professeur de philosophie à l'université de Glasgow publie "Recherches sur la nature des causes de la richesse des nations". Ami de Quesnay le physiocrate, son oeuvre marque la naissance de l'économie politique en tant que discipline indépendante de la religion, de la morale ou de la politique. C'est une philosophie naturelle dont l'homme est l'objet. A. Smith assiste à la révolution industrielle anglaise. Il est l'ami de James Watt et voit dans cette évolution technique l'origine de la puissance politique anglaise et de sa richesse. Il est à l'origine de plusieurs propositions qui structurent encore aujourd'hui nos réflexions. Libéralisme, égoïsme, libre concurrence, etc., son apport est fondamental. Tous ces successeurs s'y référeront. Dans un Royaume-uni protestant et industriel, son oeuvre participe à la fissuration des dogmes de l'Eglise chrétienne catholique et notamment du devoir de charité. L'intérêt égoïste est le fondement de l'enrichissement collectif. Bernard Mandeville, médecin hollandais exilé à Londres avait déjà avancé, en 1714 dans la Fable des abeilles, l'adage "Vice privé, vertu publique". Dans le prolongement d'une philosophie générale résumée par cette maxime, deux aspects de la pensée d'Adam Smith retiennent davantage notre attention dans le cadre de cet ouvrage.

Le premier est sa conception du surplus, c'est à dire de la richesse. Il l'a définie comme la totalité de l'or, de l'argent, des terres, des bâtiments et des consommations de tous ordres. La richesse est par conséquent ce qui est produit par l'homme. De cette conception de la richesse est déduite une approche de la valeur. c'est le deuxième aspect. Ce sont les biens annuellement reproduits par le travail.

A. Smith ne pouvait éluder la dimension noosphérique de l'économie, aussi, introduisit-il une distinction entre le prix du marché et le prix naturel. Ce dernier est la résultante du coût du fermage, des salaires des travailleurs et des profits du capital immobilisé. Mais le prix du marché est rarement au prix naturel, même si en permanence ces prix du marché tendent vers les prix naturels. Par analogie au vocabulaire newtonien, A. Smith avance que les prix naturels sont ceux autour desquels les prix de tous les biens gravitent en permanence selon l'offre et la demande. La valeur réelle d'un bien est alors son prix en travail conçu non pas comme une quantité d'heures de travail, mais comme le coût psychologique du travail pour l'individu. Malgré une profession de foi naturaliste, la valeur a donc une dimension subjective.

La spécialisation du travail est la source de la richesse entendue par la quantité de biens et de services produits car elle améliore la productivité des tâches: *“Les plus grandes améliorations dans la puissance productive du travail, et la plus grande habileté, de l'adresse, de l'intelligence avec laquelle il est dirigé ou appliqué, sont dues à la division du travail. (...) Cette séparation est en général poussée plus loin dans les pays qui jouissent du plus haut degré de perfectionnement. Cette grande augmentation de la quantité d'ouvrages qu'un même nombre de bras est en état de fournir est la conséquence de la division du travail et de l'invention d'un grand nombre de machines qui permettent à un homme de remplir la tâche de plusieurs”*. (@nous avons un peu arrangé cet extrait de la richesse des nations).

L'idée qui domine chez les auteurs qualifiés de classiques est que le facteur déterminant le prix naturel est le prix le travail incorporé dans les choses. Ces auteurs n'écartent cependant pas les autres facteurs de production que sont les profits à retirer du capital et les rentes de la propriété foncière, mais soulignent que finalement, toutes choses étant égales par ailleurs, c'est le travail nécessaire pour produire la chose qui va déterminer sa valeur. C'est David Ricardo qui va alors tenter de déterminer comment se construit le coût du travail en introduisant la notion de salaire de subsistance, c'est à dire de la somme à donner à un ouvrier pour qu'il couvre ses besoins minimum et ceux de sa famille permettent aux maîtres et commettants, employeurs, donneurs d'ordre, c'est selon, de toujours disposer d'une force de travail.

Pour Ricardo, la valeur d'un bien est déterminée par la valeur-travail, elle-même conditionnée par le montant de la rente foncière qui va déterminer le salaire de subsistance. La productivité agricole détermine donc la valeur finale des biens par l'intégration de quantité de travail normée par celle-ci. La valeur-travail est déterminée par le salaire de subsistance, lui-même déterminé par la rente foncière qui fournit les produits alimentant les ouvriers. Le rente foncière détermine donc le prix des denrées alimentaires, elles-mêmes contribuant à la détermination du salaire de subsistance. Cette rente est la conséquence des surplus créés par l'agriculture affectés à l'alimentation des autres classes sociales. Ricardo a montré aussi que la croissance de la population obligeant sans cesse à mettre en valeur des terres de moins en moins fertiles, la rente foncière est fixée par la productivité des terres les moins productives et par conséquent le salaire de subsistance. Les propriétaires fonciers possédant les terres les plus riches créent donc des surplus que n'ont pas ceux disposant de terres moins favorisées.

En résumé, le prix du travail, fondement de la valeur est déterminé par le salaire de subsistance lui-même fonction de la productivité agricole des terres les moins fertiles. Comme Adam Smith, David Ricardo distingue la valeur d'échange de la valeur d'utilité. La première est la faculté qu'un objet transmet à celui qui le possède, d'acheter d'autres marchandises; la seconde exprime l'utilité de cet objet ("Principes de l'économie politique et de l'impôt" dans histoire des pensées économique 1, p. 31).

Le prix naturel est par conséquent fondé sur le travail, mais les transactions se réalisent à partir d'un prix courant différent, le prix du travail étant le prix à payer pour entretenir la force de travail. Ce point est développé par K. Marx qui cependant ne bouleverse pas les vues de Smith et de Ricardo sur l'origine de la valeur. La valeur des marchandises dépend toujours du temps moyen nécessaire pour les produire, mais Marx distingue la valeur de la force de travail qui est restituée au travailleur de la valeur-ajoutée créée par sa force de travail et qui lui est extorquée par le capitaliste. Cette plus-value est elle-même la conséquence d'une valorisation de la matière par le travail.

Marx n'a pas pour autant éludé les interrogations portant sur la valeur d'échange ou la valeur d'utilité, mais il a affirmé que cette dernière, appelée aussi valeur d'usage, est échangée selon sa valeur d'échange qui est la conséquence de la valeur propre du produit, fonction du travail nécessaire pour la produire.

En cela, il prolonge l'œuvre de Smith et de Ricardo en cherchant à la consolider par la socialisation de cette valeur, c'est à dire en la réintégrant à une dynamique sociale fondée sur la lutte des classes, les rapports de production, etc. et tout de qui étaye ses conclusions politiques. Qu'est ce qui établit la valeur du travail, ? Réponse: ce qui permet d'entretenir cette force de travail. Toutes les classes sociales ne participant pas à cette dynamique sont par conséquent stériles comme pour les physiocrates, mais aussi inutiles.

Deux courants structurent donc la pensée naturaliste classique chez les économistes, la valeur a comme origine la terre, c'est un don de la nature; la valeur a comme origine le travail, c'est une faculté de l'homme. Mais, en sus des doutes exprimés par leurs inventeurs, divers auteurs vont critiquer cette conception unilatérale de la valeur- travail caractéristique de l'école anglaise. Les plus connus sont Thomas Robert Malthus (1766-1834) en Angleterre et Jean-Baptiste Say (1767-1832) en France. L'un et l'autre sont fortement imprégnés de l'économie prônée par l'Eglise. J.R. Malthus est pasteur de son état. Quant à J.B. Say, il développe sa pensée comme contemporain et prosélyte d'une Révolution française qui sous de nombreux aspects poursuit l'œuvre d'une Eglise qui a dominé son pays pendant plus de 1000 ans comme dans un aucun autre. Dans une France, fille aînée de l'Eglise, il est difficile de transgresser des pratiques cognitives et sociales qui l'ont irriguée depuis des siècles.

Malthus va privilégier une approche de la valeur fondée sur l'échange alors que Say va démontrer que cette valeur est fonction de l'utilité. Il avance aussi l'idée que produire crée des débouchés créant ainsi une véritable économie de l'offre. Toute production est donc source de valeur.

Ils ne furent pas les seuls à participer à ces controverses. Depuis que l'économie est devenue objet de la philosophie naturelle, toutes les hypothèses sur la valeur ont été envisagées, mais les différents protagonistes ont réalisé des choix pour développer leurs vues. Confronté à ce réductionnisme, un auteur comme Frédéric Bastiat (1801-1850) renvoie dos à dos économistes anglais et la valeur-travail et français avec la valeur-utilité pour montrer que la problématique fondamentale à résoudre est celle de la valeur réciproque de l'eau et du diamant déjà traité par d'innombrables prédécesseurs dont A. Smith et D. Ricardo. La première est utile et sans valeur car abondant, alors que le second a de la valeur mais est inutile et rare. Ce paradoxe cardinal de la pensée économique continue encore de l'alimenter au regard des questions soulevées par la crise de l'environnement. Sur ce point, D. Ricardo avait entrevu que la croissance économique, source de la richesse des nations, devrait un jour ou l'autre cesser en raison de la rareté des ressources naturelles.

Loin de n'avoir que des certitudes, les auteurs précités, excepté peut-être Marx engagé dans une démarche messianique, ont posé les questions et formulé les contradictions à leurs thèses. Celles-ci vont alimenter les controverses auxquelles participeront les économistes qui leur succéderont. Force est de constater cependant que leurs vues dominent largement aujourd'hui. Ces discours ne sont par conséquent pas aussi réducteurs que les différents protagonistes veulent bien l'imaginer. Les réponses à apporter sont loin d'avoir toutes été imaginées, annonçant ce que les historiens de l'économie qualifient de néoclassique car ils conservent certains postulats de leurs prédécesseurs mais en écartent d'autres.

Stuart Mill est à la jonction de ces deux écoles. Il écrit dans *Principes d'économie politique* que l'essence de la valeur est dans le travail, mais en précisant que cela n'est que presque exclusivement (Chapitre 4 du Livre III, p. 242 chez Blaug). Dans un autre chapitre, il identifie la valeur au prix des objets créant trois catégories de biens: ceux dont l'offre est absolument limitée; ceux dont l'offre est susceptible de multiplication indéfinie sans accroissement de coût et ceux dont l'offre est susceptible de multiplication indéfinie mais au prix d'augmentation de coût. La valeur des biens de la première catégorie est déterminée par l'offre et la demande; par les coûts de production pour la seconde ainsi que pour la troisième catégorie, mais en précisant dans les conditions les plus défavorables. La quantité de travail est pour ces trois catégories le support cardinal de la valeur dans le prolongement des auteurs dits classiques, puis renonça à cette approche pour devenir un néoclassique.

Les néoclassiques

Les économistes ont pour coutume de distinguer les économistes dits classiques de leurs successeurs rangés dans la catégorie des néoclassiques. Pourquoi cette distinction ?

Sur certains aspects, il existe une continuité entre les travaux de Smith, Ricardo, Marx, Mill et les autres. Entre autre, une volonté de modéliser certains phénomènes conceptualisés comme tels, mais l'ambition ontologique de trouver les fondements naturels de ceux-ci est écartée au profit d'approches anthropocentrées avec la réintroduction de la subjectivité de l'homme comme moteur de ses comportements. Le paradoxe est que cette subjectivité va être formalisée avec les outils issus de l'étude du mouvement des orbites: les mathématiques et particulièrement: l'analyse mathématique que les travaux de Laplace, Lagrange et Fourier confortent comme langage d'une philosophie naturelle de venue science. L'aboutissement ultime de cette trajectoire est l'économétrie d'aujourd'hui.

En inventoriant leurs apports, un profane arriverait vite à la conclusion que les néoclassiques n'existent pas. Certains comme Walras ont l'espérance de l'équilibre général; d'autres soulignent la subjectivité des comportements économiques. Les uns et les autres recourent aux mathématiques composante essentielle du paradigme classique. Il est cependant audacieux de rompre avec tradition regroupant toutes ces contributions sous le terme de néoclassique. Nous reprendrons dans ce chapitre les catégories inventées par les historiens de l'économie, mais celles-ci seront ensuite subsumées sous l'éclairage de grilles de lecture fondées sur l'écologie.

Pour W. S. Jevons (1835-1882), considéré comme le premier des néoclassiques, c'est le degré final de l'utilité qui détermine la valeur. Cette utilité étant déterminée à partir de facteurs subjectifs. Cet auteur est par conséquent à l'origine d'une conception subjective de la valeur. Von Wieser caractérisera cette approche en introduisant la notion d'utilité marginale. Pour Jules Dupuit (1801-1866) l'utilité est elle-même fonction de la rareté donc subjective. Considéré comme un des fondateurs de l'économie des biens publics, c'est un ingénieur confronté à des problèmes concrets comme l'évacuation des eaux sales, l'entretien des routes, etc. Sa problématique fondamentale est résumée par la question suivante: quel avantage y-a-il à faire réaliser des travaux publics dont les services iront à tous. Pour y répondre, il introduit la notion de surplus du consommateur qui est aujourd'hui la pierre angulaire de l'économie néoclassique libérale de l'environnement (@voir Barde).

Contemporain de Dupuit, A. Cournot (1801-1877), auteur de Principes de la théorie de la richesse publié en 1863 est considéré par Walras comme le père de l'économie mathématique. Il fonde la valeur sur l'échange dont le prix est une fonction de la rareté.

Léon Walras (1834-1910) eut un père: Auguste Walras dont les conceptions sur la valeur étaient bien arrêtées: la rareté en est le fondement. Son fils respecta ce choix et couvra Newton d'éloges dans son ouvrage de référence *Éléments d'économie pure* (1874) montrant par des propos dithyrambiques le paradigme de référence dont l'économie ne doit pas sortir. Mais cette rareté chez Léon Walras est une impression et non une certitude. Elle a donc une dimension subjective au contraire des planètes de l'Univers.

C. Menger (1840-1921) s'engagera résolument dans une appréciation subjective de la valeur en ramenant toutes les autres approches à la subjectivité des individus. Notons qu'il vécut à Vienne, berceau de la psychanalyse.

Son disciple Von Wieser (1851-1926) associera la subjectivité de la valeur à la notion d'utilité marginale comme Engen Von Böhm Bawerk, encore un viennois. Pour tous, la notion d'utilité est une appréciation purement subjective qui fonde la valeur.

Les marginalistes autrichiens (Menger, Wieser, Böhm-Bawerk) ont montré que c'est au niveau d'un consommateur forcément subjectif que se formait la valeur. Celle-ci est indissociable d'une doctrine marginaliste fondée sur la théorie de l'utilité marginale conçue les années 1871-1874 par trois économistes : l'Anglais W. S. Jevons, l'Autrichien K. Menger et le Français L. Walras. Eux-même et leurs héritiers cherchent à fonder une science absolue de l'économie dont les lois générales seraient universelles comme les lois de la nature révélées par la physique mathématique. Selon l'École néo-classique dont ils sont les fondateurs, la théorie de la valeur de l'utilité marginale s'oppose à la théorie de la valeur-travail selon laquelle la valeur des marchandises a pour condition l'utilité (valeur d'usage) et comme fondement la quantité de travail socialement nécessaire à leur production. Selon les marginalistes, la valeur dérive de l'utilité des choses par un processus d'estimation subjective que réalise le consommateur potentiel. La valeur, dans ce schéma, est alors la résultante d'une relation entre l'utilité potentielle d'un bien au sens économique et la réalisation de ce potentiel: l'acte de consommation. A mesure qu'un individu utilise des potentialités d'utilité, l'importance subjective du bien diminue. C'est l'utilité de la dernière quantité d'une catégorie homogène de biens disponible qui détermine la valeur subjective des précédentes. La valeur est par conséquent déterminée par les quantités marginales; l'utilité est dite « marginale ». Le marginalisme, dont le pendant en physique est la loi des rendements décroissants, structure la pensée économique moderne et répond au paradoxe de l'eau et du diamant qui a alimenté les réflexions d'une majorité d'économistes s'interrogeant sur l'influence respective des deux éléments hétérogènes de la valeur: l'utilité et la quantité. Les biens qui sont perçus comme disponibles en grande quantité, bien qu'ayant une utilité élevée, ont une valeur faible.

Face à ces conceptions irréductibles de la valeur, Alfred Marshall (1842-1924) homme de synthèse, contestera toutes les approches réductionnistes de la valeur pour souligner le rôle du prix dans l'économie. Se fondant sur l'œuvre de A. Smith, il ira cependant plus loin que lui en dénonçant l'identification de la valeur à une des composantes discutées par ses confrères et prédécesseurs.

Considéré comme le fondateur et le principal théoricien de l'école néo-classique pour avoir tenté une synthèse entre les deux conceptions majeures de la valeur: la valeur-coût des classiques et la valeur-utilité des marginalistes. Sa conclusion sera de privilégier le prix comme déterminant de la valeur et donc de l'activité économique.

Son maître livre, les Principes d'économie politique (Principes of Economics, 1890) établit que la valeur, dans une économie stationnaire dépend des coûts de production.

La valeur y apparaît la résultante d'une dialectique confrontant les coûts interprétés comme une désutilité, nécessaires pour obtenir l'utilité rendue par un objet ou un service; le prix étant l'expression des arbitrages rendus par le marché. C'est sur cette conception que l'économie contemporaine se développe.

En choisissant le prix comme pivot de l'activité économique, les économistes contemporains renouent avec la conception qu'Aristote avait formulée il y a 2300 ans.

Cependant, cette doctrine ultradominante achoppe à formaliser l'apport de pans entiers du fonctionnement de nos écosystèmes artificiels dont une part importante, voire dominante dans les ex-pays du bloc socialiste. Une majorité des services relèvent en effet d'une économie socialisée dont la relation entre une offre et une demande n'est pas arbitrée par des prix issus du fonctionnement d'un marché. En outre, les enjeux de la crise de l'environnement fondées sur l'intégration des SurEnvironnement à nos pratiques sociales et cognitives obligent à s'extraire des conceptions aristo-marshaliennes. La caractéristique fondamentale d'un SE est d'échapper au jeu du marché, donc de ne pouvoir être associé à un prix. Dans une perspective néoclassique, les économistes tentent de suppléer à cette carence en recourant à la théorie du surplus du consommateur, mais les ecological economist ont pris un autre parti. Renouer avec des approches classiques, c'est à dire révéler les lois naturelles du fonctionnement des écosystèmes quels qu'ils soient, mais au lieu de recourir à un paradigme classique dont la mécanique est la référence, ils fondent leurs démarches sur des sciences émergentes comme l'écologie et la thermodynamique des systèmes hors équilibre (les systèmes vivants) qui participent à l'élaboration d'un paradigme écosystémique. Il seraient en quelque sorte les héritiers de Smith, Ricardo et Marx et consorts à la recherche de lois naturelles immuables.

Une mise en perspective épistémologique de l'histoire de l'économie vue à travers le prisme du paradigme écosystémique est par conséquent nécessaire avant de poursuivre.

Bibliographie

Lantz Pierre, “Valeur et richesse”, Ed. Anthropos, 1977

Luminet Jean-Pierre, “Le rendez-vous de Vénus”, JC Lattès, 1999

Mouchot Claude, “Les théories de la valeur”, Economica, 1994

Passet René, “L'économique et le vivant”, Economica, 1996

Trystram Florence, “Le procès des étoiles”, Seghers, 1979

(Joseph Garnier. Extrait de Ch. Coquelin et Guillaumin (dir.). *Dictionnaire de l'économie politique, Tome Second : J-Z.* - Paris, Librairie de Guillaumin et Cie, 1873. pp. 358-368).